

VI^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET ETHNOLOGIQUES

PARIS — 30 juillet - 6 août 1960

*Publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*

TOME II

Ethnologie (deuxième volume)



MUSÉE DE L'HOMME
PALAIS DE CHAILLOT — PARIS (16^e)

1964

Utilisation d'un cactus à mescaline au nord du Pérou (*Trichocereus pachanoï* Brit. et Rose)

par Claudine FRIEDBERG (Paris).

Dans plusieurs pays d'Amérique andine, de la Colombie à la Bolivie, le terme *chumarse* employé de façon populaire signifie s'enivrer. D'après plusieurs auteurs le mot *achuma* serait à l'origine de cette expression.

Mais qu'est-ce que l'*achuma*, et pourquoi son nom est-il associé à l'idée d'ivresse ? Voici ce qu'en disait Cobo, chroniqueur de l'époque de la conquête : « la *achuma* est une espèce de chardon ; c'est une plante par laquelle le diable tient les Indiens du Pérou, abusés dans leur idolâtrie ; ceux qui boivent le jus de celle-ci perdent leur sens et demeurent comme morts ; transportés par cette boisson, ils rêvent mille extravagances et les croient comme si elles étaient vraies ; le jus est bon contre les ardeurs de reins, et en petite quantité contre les grosses fièvres, les ictères et les ardeurs d'urine ».

Ce que Cobo désigne sous le nom de chardon est en fait un cactus, le *Trichocereus pachanoï*. Son nom vernaculaire s'est conservé en Bolivie où Cardenas le signale dans la région de Cochabamba. Au Pérou il porte sur la côte nord et dans la région de Lima le nom espagnol de *San Pedro*, et dans les Andes du Nord son nom indien est toujours utilisé, mais il a été déformé en *Huachuma*.

Le *Trichocereus pachanoï* a été décrit pour la première fois par Britton et Rose en 1920, d'après un spécimen récolté en 1918 à Cuenca en Équateur ; voici ce que ces auteurs en disent ⁽¹⁾ :

« plante arbustive de 3 à 4 m de haut, pousses nombreuses, vert foncé, nervures 6 à 8 ; piquants généralement manquant, fleurs très grandes, nocturnes, développées au sommet des branches ; sépales rouge brunâtre, pétales oblongs blancs. Cette espèce indigène dans les Andes entre 2 000 et 3 000 m est largement cultivée dans les Andes équatoriennes ».

Voici maintenant ce qu'en dit Backeberg ⁽²⁾ :

« Il s'agit partout jusqu'en Bolivie de spécimens redevenus sauvages de cette espèce nommée *San Pedro*. D'après ce que m'ont raconté les indigènes, la plante contient un alcaloïde. Le lieu d'origine de l'espèce doit être recherché sur les pentes de la vallée du Chanchan ».

La plante décrite par Cobo n'a donc pas disparu, mais que reste-t-il actuellement de l'usage qu'en faisaient les Indiens de son époque ?

(1) The Cactaceae, The Carnegie Institution, Washington, 1920.

(2) BACKEBERG (Curt). Die Cactaceae, Jena, 1959.

L'utilisation d'une plante hallucinogène ne peut pas passer totalement inaperçue. Dès mon arrivée à Lima, j'entendis parler de l'effet sur le système nerveux de la fameuse *San Pedro* que l'on disait utilisée dans les départements du Nord. A Lima même, on vend sur les marchés des exemplaires du cactus venus des jardins des environs, mais, malgré toutes les insinuations et interrogations détournées, il me fut toujours répondu que les gens l'achètent comme porte-bonheur, sans plus.

Plus au nord sur la côte, à Chimbote, le nom même du cactus est totalement inconnu.

C'est dans les départements les plus septentrionaux de la côte péruvienne ceux de Piura et de Lambayeque que l'utilisation de la *San Pedro* a été pour la première fois signalée, pour ce qui est des temps modernes. Des études pharmacologiques ont été faites à son sujet par deux Péruviens : le Dr Gutierrez Noriega et Cruz Sanchez, malheureusement leur détermination botanique était erronée puisqu'ils avaient identifié la *San Pedro* à l'*Opuntia cylindrica*. D'autre part, peu d'observations avaient été faites sur la façon dont les Indiens l'utilisaient ; les quelques renseignements d'ordre ethnobotanique, donnés par ces auteurs, sont peu conformes à la réalité. Je reviendrai plus loin sur ce sujet et j'ajouterai simplement que l'ensemble des données sur les troubles mentaux de perception et de la personnalité provoqués par l'ingestion de l'alcaloïde contenu dans la *San Pedro*, leur faisait conclure à la ressemblance de ce dernier avec la mescaline. Et en effet, en 1950, G. Noriega publiait dans la revue *America Indigena* un article sur « une aire de mescalisation au Pérou », alors que jusqu'à cette époque seuls les Indiens du Mexique étaient connus pour utiliser un cactus à mescaline : le *peyoll* appartenant à une espèce différente du *Trichocereus* : l'*Anhalonium Lewinii* Hennings.

Ces travaux ont été plus ou moins oubliés après la mort de Noriega, survenue peu après en 1950, et c'est un peu par hasard, qu'au cours de mon enquête ethnobotanique dans le nord du Pérou, j'ai pu faire des observations sur l'usage de la plante.

C'est à Huancabamba et dans ses environs que j'ai recueilli la plupart des renseignements à son sujet ; c'est dans ce village que j'ai récolté les spécimens de *Trichocereus pachanoi*, qui ont été analysés à la Faculté de Pharmacie de Paris par M. Poisson ; les travaux de ce dernier ont confirmé que le cactus contient de la mescaline à raison de 1,2 g par kilogramme de matière fraîche.

Huancabamba est un gros village, centre administratif et commercial de la haute vallée du rio Huancabamba affluent du Marañon. La route incaïque Cusco-Quito passait par Huancabamba qui est située au bord du rio du même nom à environ 2 000 m d'altitude et à 5° de latitude sud. Le climat y est assez sec et seules les terres irriguées, peuvent recevoir des cultures en toutes saisons. Sur les pentes sèches à proximité des maisons, parmi d'autres *Caclacées* et plantes grasses, on peut voir du *T. pachanoi* s'élever jusqu'à 2 à 3 m de haut. Ce ne sont pas ces spécimens échappés aux cultures, qui sont utilisés pour procurer des hallucinations, mais des plantes beaucoup plus petites, cultivées à l'intérieur même des jardins et dissimulées par d'autres végétaux à l'abri des regards des curieux, et surtout des autorités, car l'usage de *T. pachanoi* est interdit. Certains habitants de Huancabamba font un commerce des cactus qu'ils cultivent, soit en les envoyant sur la côte, soit en fournissant les guérisseurs qui vivent en altitude dans une zone où le cactus ne peut pousser. Les plus fameux de ces guérisseurs sont ceux qui habitent autour des lacs situés aux sources du rio Huancabamba : le lac de Shimbe et d'autres situés plus en altitude, désignés sous le terme général de « Las Huarinjas ». Ils sont célèbres jusque sur la côte et même jusqu'à Lima pour leurs guérisons miraculeuses. On me vanta leur grand savoir des herbes médicinales et les vertus curatives des bains dans les eaux des lacs, qu'ils ordonnent aux malades. Mais ce n'est qu'après de nombreuses interro-

gations auprès des habitants du pays que j'arrivais à soupçonner le rôle que joue le cactus dans ces cures miraculeuses et l'existence de cérémonies, ou *mesa*, au cours de laquelle on en boit une décoction.

J'appris ainsi que le guérisseur, appelé péjorativement « sorcier » sur la côte et à Huancabamba, doit être, si on ne veut pas l'offenser, nommé *maestro* ; le *Trichocereus pachanoi* doit être désigné sous le nom de *Huachuma* et on ne peut pas le prendre seul, mais au cours d'une *mesa* rituellement ordonnée.

Je me résolus donc, dès que la saison le permit, à monter à « Las Huarinjas ». J'étais pour cette étude accompagnée par une jeune Péruvienne et ceci m'aida beaucoup pour comprendre le sens des paroles prononcées, au cours du rituel, dans un espagnol assez particulier. Le hameau situé près de « Las Huarinjas » comporte quelques habitations s'étagant entre 3 300 m et 3 500 m d'altitude. Il est situé à deux heures de mules du rebord de la cordillère au-dessus de la vallée du rio Huancabamba sur une sorte de plateau légèrement ondulé, couvert d'un tapis plus ou moins continu de graminées.

Plusieurs des habitants du hameau sont des *maestro*, nous en avons choisi un dont on nous avait vanté l'honnêteté. A notre arrivée chez lui, il y avait déjà deux clients ; d'autres vinrent après la tombée de la nuit. C'étaient tous des paysans de la région, certains venaient de l'Équateur dont la frontière est proche. C'étaient, comme le *maestro*, des métis ayant souvent plus de caractères espagnols qu'indiens. La chance était avec nous, une *mesa* devait avoir lieu le soir même.

Il était entendu que mon amie et moi nous ne faisons qu'assister à la *mesa* mais que nous n'y participions pas.

Les clients du *maestro* au nombre de neuf, parmi lesquels se trouvent deux femmes, s'assoient à terre. Le *maestro* dispose la *mesa* sur le sol dans un coin de la pièce ; contre le mur il place des bouteilles d'alcool de canne, de vin et de parfum : *agua florida*, *agua kananga* qui ont été apportées par les paysans ; devant il pose une statue de la Vierge à l'enfant, des fragments de canne à sucre, des citrons, des fleurs blanches : roses, œillets, giroflées, deux récipients contenant des feuilles de tabac macérées dans de l'alcool, des coquillages dans lesquels il servira des breuvages ; dans un coin, il y a des bâtons et trois épées plantées en terre. Un jeune homme qui assiste le *maestro* au cours de la cérémonie apporte alors une marmite contenant le cactus bouilli. On ferme la porte et la *mesa* commence. En récitant des formules qui seront les mêmes tout le long de la cérémonie le *maestro* souffle du parfum sur la *mesa* et l'assistance. Il tend ensuite à chaque patient un coquillage rempli d'alcool dans lequel a macéré du tabac ; ceux-ci le reniflent, d'abord de la narine gauche, puis de la droite, ainsi trois fois en récitant les formules. Pendant ce temps le *maestro* goutte au bouillon de cactus puis, après qu'ils aient reniflé le tabac, trois fois il tend à chacun des patients une dose de décoction, qui semble varier avec l'individu ; et on boit à la santé de son voisin. Le *maestro* éteint alors sa petite lampe à pétrole, car maintenant l'on doit bannir toute lumière, la mescaline va s'emparer de l'esprit des hommes. Un laps de temps difficile à évaluer s'écoule avant que ne s'élève à nouveau la voix du *maestro* ; il s'adresse à l'un des participants et le dialogue s'engage entre eux.

Les hommes et les femmes sont venus trouver le *maestro*, dans l'espoir qu'il les aide à résoudre leurs problèmes, décèle l'origine des maux physiques et moraux dont ils souffrent et leur indique des remèdes.

Il ne leur pose pas de questions directes mais petit à petit par des allusions de plus en plus précises qu'il accommode au fur et à mesure des réponses du patient, le *maestro* finit par trouver le mal. Ce n'est donc pas à un diagnostic par divination auquel il se livre, mais en fouillant le conscient et l'inconscient de son malade, en l'amenant à révéler des événements de son passé dont il ne pouvait pas supposer

l'importance, et qu'il révèle d'autant mieux qu'il est sous l'effet de la mescaline, il parvient à cerner le mal et à découvrir ce qui lui apparaît être à l'origine de ses tourments.

Comme le *maestro* finit d'interroger le dernier paysan, le jour commence à poindre. Il tend alors à nouveau à chacun un coquillage contenant du tabac macéré dans de l'alcool que l'on renifle en récitant les mêmes formules que la veille. Ils boivent ensuite ce breuvage, puis de l'alcool pur, toujours par trois fois ; ce rite qu'ils accomplissent à l'intérieur de la maison, les paysans le recommencent dehors, un bâton à la main avec lequel ils battent l'air comme s'ils voulaient chasser les esprits du mal.

Puis ils rentrent tous et un rite commence ayant pour effet de couper l'action de la mescaline. Les paysans boivent de l'eau de maïs blanc sucrée et le *maestro* leur administre en plusieurs points du corps et sur leur chapeau une sorte de bénédiction avec cette même eau de maïs additionnée d'*agua florida*. Ensuite tout le monde boit à nouveau de l'alcool.

La première partie de la cure est alors terminée. Après avoir pris quelques nourritures, on se prépare pour la deuxième partie, le bain dans le lac.

Mon amie et moi partons sur nos mules, les autres vont à pied. Le vent violent chasse des nuées d'eau froide qui nous transpercent rapidement. Les paysans, pieds nus et trempés, marchent en titubant dans la boue des tourbières, ou les sentes pierreuses ; l'alcool, le tabac et la mescaline les ont plongés dans un état second où ils passent successivement par des phases d'excitation et de dépression.

Enfin dans un creux apparaît le lac. Le *maestro* est parti chercher dans quelque lieu secret des plantes, des Lycopodes appelés *Huamingas*, indispensables au rituel. Il revient bientôt et dresse au bord de l'eau une nouvelle *mesa*. Il commence par souffler du parfum sur le lac, puis, la cérémonie reprend comme la veille. Mais ici on ne prend pas de *Huachuma*, cette partie du rituel est remplacée par un bain. Les paysans se dévêtent entièrement, y compris les femmes qui ne gardent qu'un jupon. Chacun à son tour entre alors dans le lac sous les plaisanteries et les quolibets des autres. Ils tournent trois fois dans l'eau, puis le *maestro* verse à sept reprises sur leur dos le contenu d'un quart rempli d'eau du lac, mélangée aux *Huamingas* écrasés. Il leur donne ensuite trois coups de baguette sur les fesses et au troisième qui est plus fort, le patient s'élançait un bâton à la main jusqu'au haut de la pente qui borde le lac, et là, comme le matin, se livre à des gestes désordonnés comme s'il voulait chasser au loin d'invisibles esprits du mal. Revenu, le paysan se rhabille et à nouveau renifle du tabac et boit de l'alcool. Le *maestro*, prenant alors dans sa bouche une certaine quantité d'alcool de tabac et d'*agua florida*, pratique des succions en divers points du corps du patient : au creux et à la pointe du coude, sur la poitrine et sur les mains. Puis il leur fait craquer un à un tous les os des doigts de la main et leur donne à boire un peu du breuvage. Durant toute cette partie de la cérémonie les paysans continuent à réciter les formules rituelles ; elles sont un peu différentes de celles de la veille et contiennent de nombreuses allusions à la lune et au soleil.

Puis après que le *maestro* ait une dernière fois soufflé de l'*agua florida* sur le lac, tous reprennent avec lui le chemin de sa maison. Après le dîner, les paysans s'endorment presque tout de suite, mais le *maestro* fait réchauffer le bouillon de *Huachuma* et vient les réveiller pour refaire une *mesa* ; abrutis d'alcool et de fatigue, les patients suivent péniblement le rituel. Quand vient le moment de les interroger, après qu'ils aient bu de la *Huachuma* personne ne répond, tous dorment.

Au matin, les paysans s'appêtent à retourner chez eux. Le *maestro* va chercher dans son chapeau quelques simples qu'il leur distribue. Ils remportent également les morceaux de canne et les citrons qu'ils avaient apportés pour figurer dans la *mesa*.

CONCLUSION.

Le manque de temps et de moyens matériels me privèrent malheureusement de l'occasion d'assister à d'autres *mesa* et peut-être à d'autres types de cures. En effet, il semble qu'il y ait des cas où les malades demeurent assez longtemps chez le *maestro*. Pour ces sortes de cures, le guérisseur se servirait d'autres plantes que de la *Huachuma* et en particulier des *Cimoras*. Contrairement à ce qu'a écrit Cruz Sanchez, ce nom ne désigne pas un breuvage composé avec le cactus mais une plante. On appelle ainsi, dans la région, généralement des Amaranthacées de l'espèce *Iresine*. Ces *Cimoras* ont la réputation de guérir en particulier les maladies mentales, mais aucun alcaloïde n'a pu y être décelé jusqu'à maintenant.

Parmi les autres plantes utilisées par les *maestros* il y a les *Misha*, c'est-à-dire des *Datura arborea*. Les *Cimoras* et les *Misha* sont cultivées.

La *Huachuma* elle-même serait d'après un de mes informateurs Huancabambin représentée par trois types : la *Curandera*, la *Huachuma misha* et la *Huachuma rastre*. Mais la célébrité des *maestros* de « Las Huarinjas » vient aussi de ce qu'ils savent faire de bons *ajuste*. Ces *ajuste* sont composés d'une quarantaine de plantes différentes. Toutes, espèces de haute altitude, mélangées à l'eau des lacs, elles assurent à leur possesseur chance en affaires et en amour.

Les problèmes que pose l'étude des coutumes liées aux plantes dans le Nord péruvien, sont donc fort complexes en raison de la diversité des espèces utilisées et des vertus qu'on leur prête : celles qui sont cultivées dans les jardins et que l'on cache, celles que l'on ne peut recueillir que dans des endroits plus ou moins inaccessibles et mystérieux, celles qui rendent fou et celles qui font revenir les fous à la raison, celles qui portent bonheur et celles qui simplement guérissent. Cette complexité explique les erreurs qui ont pu être faites par Cruz Sanchez quant aux espèces végétales agissant sur le système nerveux, employées dans le nord du Pérou.

A quoi tient donc l'importance dans cette région, des coutumes liées aux plantes et qui ne correspond à rien de semblable dans le reste du pays ? D'où vient cette curieuse habitude de posséder dans son jardin un ensemble de plantes magiques et curatives ? Ces jardins, je les ai retrouvés encore chez la plupart des habitants dans le village de Canchaque, situé sur le versant occidental de la sierra, alors que sur la côte à Sullana, ils ne sont plus que le seul apanage des guérisseurs.

Quelle est, dans cet ensemble de coutumes, la place exacte du cactus qui nous intéresse plus spécialement ici ? Qui utilise le cactus et comment ? Où vont les caisses de *Huachuma* que l'on expédie par les camions qui font le service Huancabamba-Piura ?

Sur le versant amazonien, dans la région de Jaen, des cactus s'empilent au milieu des boîtes de conserves dans les boutiques. Ils viendraient, dit-on, de la sierra de Chiclayo où il existerait également des *maestros*.

Il est certain que dans les campagnes, la *Huachuma* est utilisée à petite dose contre les douleurs rhumatismales. De plus, il arrive que des paysans fassent venir un *maestro* chez eux pour diriger une *mesa* familiale. Il semble bien que jamais personne n'ose prendre seul la dose suffisante pour donner des hallucinations. Je crois devoir à un heureux hasard le fait d'avoir pu assister à trois *mesa* car ces pratiques restent bien cachées. D'une façon générale, les habitants des centres commerciaux qui se targuent de vivre de façon moderne selon les critères de l'idéal occidental, dissimulent tout ce qui peut, dans leur vie, paraître arriéré aux yeux de l'étranger et les paysans, eux, craignent le gendarme.

L'ensemble des coutumes liées aux plantes a-t-il toujours été particulier au nord du Pérou, ou n'apparaît-il dans cette région qu'à titre résiduel ?

Pour la Huachuma, tout au moins, d'après le témoignage de Cobo, il semble que son usage était jadis plus généralisé. Il serait encore actuellement pratiqué chez les Collawayas de Bolivie, mais nous n'avons pas encore de renseignements sûrs à ce sujet.

Il semble d'autre part que le cactus ait été utilisé par les Mochica de la côte nord, ainsi qu'en témoigne la décoration de certaines poteries où, un cactus sans ou avec peu d'épines, est associé à des personnages mi-hommes mi-bêtes ; assez curieusement on voit souvent revenir sur ces poteries un motif représentant trois épées, ces trois mêmes épées que nous retrouvons dans le rituel actuel.

Quelle était la signification ancienne de la cérémonie au cours de laquelle on boit le cactus ? Quelle est celle qu'on lui prête actuellement ? A toutes les questions plus ou moins indirectes que je posai au *maestro*, il ne put me donner de réponse satisfaisante : chacun des gestes qu'il accomplit, est une condition d'efficacité dont la valeur est absolue et rattachée à la seule tradition sans qu'il soit fait appel à aucun mythe cosmogonique, à aucun rituel religieux vivant.

Les éléments qui composent le rituel de la *mesa* sont très divers : l'extraction du mal par succion se retrouve dans beaucoup de pratiques magiques américaines. D'autres appartiennent aux souvenirs incaïques encore vivants dans toute la région où l'on n'a pas oublié la rivalité, entre les deux frères Atahualpa et Huascar ; le nom d'Atahualpa, notre roi, comme disent les paysans, revient souvent dans les formules magiques, et le terme de Tito que l'on emploie parfois pour s'adresser au *maestro* est peut-être une survivance du titre qui, aux temps incaïques, était réservé aux personnages de haute importance. Les allusions à la lune et au soleil peuvent être entendues comme étant des éléments religieux indiens, quant au catholicisme, il est représenté par la statue de la Vierge à l'enfant qui trône au milieu de la *mesa* et par les conseils donnés aux malades d'aller faire brûler des cierges devant la croix des Indiens.

En résumé, nous sommes en présence d'un amalgame d'éléments appartenant traditionnellement à des cultures très diverses qui se sont accumulées pour des raisons inconnues dans les pratiques magiques des *maestros* de « Las Huarinjas ». Nous ne savons rien sur le sens primitif de ce rituel ; mais actuellement il n'apparaît pas être une tentative de communication avec les esprits comme la plupart des cérémonies où, soit les assistants, soit l'officiant, soit les deux ensemble prennent une drogue à effet hallucinatoire. Il se présente plutôt comme une sorte de narco-analyse dont les différentes étapes seraient rituellement ordonnées et suivies de la provocation d'un choc physiologique.